

DIDIER DUMAS
L'utilité des groupes de parole sur la sexualité

Bilan d'un siècle de Psychanalyse

« On nous montre tout ! On ne nous dit rien ! » Tel est, sur la question sexuelle, le cri que poussent de nos jours plus ou moins bruyamment tous les adolescents. L'un d'entre eux, ami d'un de mes neveux, en a interviewé un bon nombre. Or il n'a pas trouvé une seule jeune fille ayant eu une mère qui sache parler de la sexualité et l'en informer à temps. Nombreuses sont celles pour qui cela arrive au moment des règles où, trop angoissées, leurs mères en délèguent la charge à leurs époux. Les garçons éprouvent, eux, autant de difficulté à parler de leurs inhibitions que de leurs fantasmes. Ceux qui n'en souffrent pas trop disent que la télévision et le cinéma leur ont servi d'éducation sexuelle. Quant aux parents et éducateurs, ils se rendent généralement pas compte que l'explosion des techniques de l'image fait qu'aujourd'hui, deux enfants sur trois ont eu pour seule information sexuelle le film pornographique sur lequel ils sont tombés, plus ou moins par hasard, à 13 ans.

Le dépouillement des journaux pour parents, effectué par Christian Roche pour *Et si nous n'avions toujours rien compris à la sexualité ?* n'est guère plus brillant. Qu'on y abreuve les mamans de conseils permettant de visser les enfants sur le pot à l'âge où, disposant enfin de leurs jambes, ils ont surtout besoin d'informations concernant le sexe et la mort, ou qu'on leur explique que « si, leur petite fille se regarde dans la glace, c'est pour compenser son manque de pénis », la psychanalyse qu'on y divulgue semble ne pas avoir évolué depuis sa création. Or aujourd'hui, celle-ci occupe une place incontournable, tant dans notre façon de penser la sexualité, que de concevoir la santé psychique de l'enfant. Elle est à l'œuvre dans l'évolution des mœurs qui, depuis une trentaine d'années, a totalement bouleversé nos coutumes sexuelles. Ceci, aussi bien dans le domaine de l'union et du tuteurage des enfants que dans la reconnaissance et le statut social des différentes formes de sexualités non-procréatrices. Née dans le secret calfeutré des divans de la bourgeoisie viennoise, la psychanalyse s'est ainsi considérablement démocratisée. Elle a plus ou moins imbibée tout le secteur de la santé mentale pour devenir, dans celui de l'enfant, une référence incontournable. Le bilan d'un siècle « d'alcôve psychanalytique » n'est toutefois pas très brillant. Il suffit en effet de travailler dans l'une ou l'autre des institutions psycho-médico-pédagogiques qui ont proliféré depuis 1968 pour constater que la psychanalyse n'est venue à bout, ni de l'hystérie maternelle massive de la femme occidentale, ni du fétichisme tout aussi massif de son compagnon. La théorie freudienne a, certes, reconnu, étudié et pris en charge les « bizarreries sexuelles » qui accompagnent ces troubles. Mais, comme elle les a aussi très pudiquement « enfermés » dans le registre des « pathologies individuelles », nul ne s'est rendu compte que l'hystérie et le fétichisme sont, dans la culture occidentale, tout d'abord, des « pathologies de masse » : des troubles qui n'ont jamais atteint dans notre monde, ni aucune autre civilisation, la forme et l'ampleur qu'ils ont soudainement prise au cours de la seconde moitié du dix-neuvième siècle.

Les origines des troubles sexuels du monde occidental

Historiquement, la psychanalyse est née sur le fumier d'un monde profondément barbare dans sa conception du corps et de la sexualité : la société puritaine bourgeoise. Sous la forme endémique qu'ils prennent au dix-neuvième siècle, l'hystérie de la femme et le fétichisme de l'homme sont à considérer comme des « pathologies bourgeoises ». Auparavant, sous la royauté, la sexualité était assez simplement vécue. Les parents n'éprouvaient aucune honte à se montrer nus devant leurs enfants. Il n'apparaissait pas nécessaire de les informer de cette dimension de la vie, car il était d'usage de faire l'amour en leur présence. Les classes pauvres y étaient contraintes par manque de place. Mais, si nul n'y trouvait à redire, c'est parce que la tradition voulait que la sexualité des rois de France soit une affaire publique. La noblesse qui, assistait aux ébats sexuels royaux, prenait modèle sur son monarque, et il était socialement plutôt bien vu d'exhiber la dimension maritale et procréatrice de sa sexualité. La barbarie sexuelle de notre culture s'installe ainsi avec la Révolution Française et la publication, en 1760, du premier « ouvrage scientifique » traitant de la sexualité infantile : *L'onanisme, dissertation sur les maladies produites par la masturbation*, du Dr Tissot. Ce livre, qui invente de toutes pièces que la masturbation infantile engendre les plus terribles maladies, est le premier d'une longue série. Réédité, jusqu'au début du vingtième siècle, il inaugure une des périodes les plus noires de notre histoire sexuelle : l'alliance des médecins, des prêtres et des mères patronnesses de la bourgeoisie chrétienne qui harcèlent les parents pour les convaincre que la sexualité infantile est la cause des pires fléaux. Cette alliance, qui est l'armature plus ou moins occulte du puritanisme bourgeois, fait qu'à la fin du dix-neuvième siècle, le rapport au corps et à la sexualité atteint dans la société occidentale l'apogée d'une folie dévastatrice : les médecins reprennent à leur compte les théories de l'Église sur la lubricité congénitale du féminin. Ils dissertent sur les modalités permettant de soulager les jeunes filles de l'organe qui les condamne aux pires maladies : le clitoris. Aux partisans du Dr Zambaco (1882) qui propose sa cautérisation au fer rouge, s'opposent ceux du Dr Pouillet (1894) qui lui préfèrent le nitrate d'argent.

Nul ne peut encore imaginer l'horreur des raffinements qu'atteindront, avec l'invention des gaz, des crématoires et de la bombe atomique, les prochaines « guerres scientifiques ». On en perçoit néanmoins les prémisses dans les méthodes promulguées par la médecine pour anéantir « scientifiquement » la sexualité des jeunes filles, et les former au modèle d'une épouse bourgeoise, ombre et moitié silencieuse de son époux. Telle est, dans notre monde, ce qui a fait de l'hystérie, une pathologie de masse.

De ce sombre borborygme médico-sexuel, ont surgi, au début du vingtième siècle, les premières bases du féminisme posées par les hystériques viennoises qui, comme Bertha Pappenheim ou Lou Andréas Salomé, ont mis une énergie colossale pour convaincre Freud d'inventer et de divulguer la psychanalyse. L'hystérie dont toutes les jeunes filles de bonne famille souffraient était alors devenue endémique. On s'est moins intéressé au fétichisme masculin, car il n'a pas eu le rôle fondateur qu'a occupé l'hystérie dans la constitution de la psychanalyse. C'est également à cette époque qu'il prend une forme massive, car il est, comme l'hystérie, le produit d'une société qui a savamment enfermé la mère et l'enfant dans une illusion asexuée. L'alliance du prêtre, du médecin et de l'épouse bourgeoise, qui s'installe au dix-neuvième siècle, vise à protéger l'enfant de toute représentation sexuelle. Considérant la masturbation infantile comme le premier des fléaux, elle entreprend d'en exclure toute trace du foyer. C'est ainsi que l'homme bourgeois se coupe radicalement en deux, dans sa sexualité. D'un côté, il installe son épouse dans un univers aussi tendre et doux qu'il se veut asexué. Tenant à n'envisager, avec elle, la sexualité que dans le strict registre de la procréation, il la condamne à l'apparente virginité qui est de mise devant l'enfant. De l'autre, il institutionnalise les maisons closes. Tel est l'acte chirurgical qui scinde alors la sexualité masculine entre l'immaculé domaine des mères et celui des lanternes rouges. La création des maisons closes est soutenue par les théories hygiénistes de la sexualité qui apparaissent à cette même époque. Elles proposent d'y parquer les débordements virils pour mieux en protéger la mère et l'enfant. Vieux notaires et jeunes soldats sont, dès lors, engagés à considérer leurs érections dans l'optique hygiéniste de la nouvelle médecine. Quant aux jeunes garçons, élevés d'un côté sous le regard vigilant d'une Madone asexuée, ils sont, de l'autre, conduits par les pères à devoir vénérer, dans le secret du bordel, la sanctification masturbatoire et fétiche de leur manque à exister. Voilà comment la jarretière a soudainement acquis plus d'importance que le corps qui la porte. Écartelés, tel le Dr. Jekyll et Mr. Hyde, entre une sexualité maritale purement procréatrice et une « sexualité jouissive » avec des femmes qu'il était incongru d'aimer, comment, en effet, nos grands-pères auraient-ils pu vénérer autre chose que la jarretière? Le fétichisme occidental est ainsi, dans sa forme massive, au même titre que l'hystérie, indissociable de la culture bourgeoise. C'est le produit dérivé d'une époque qui est celle des maisons closes, du vaudeville et du french cancan. De nos jours, la Gay pride semble avoir pris le pas sur le Moulin-Rouge. Or, à la façon dont le sexe s'exhibe, aujourd'hui, de toute part, ne faut-il pas entendre un cri sans mot, constitué d'une montagne de questions et, en cela, semblable à celui des adolescents qui, dès qu'on leur donne la parole, expriment l'angoisse que crée une société qui montre tout, mais qui continue à ne jamais rien dire. Telle est ce qui m'a amené à questionner la validité des « outils psychologiques » et de la « psychanalyse d'alcôve », tant dans la prise en charge de la santé sexuelle que dans la compréhension des revendications libertaires de toute sorte qui s'expriment actuellement un peu partout.

Les groupes de sexualisation de la parole

Les troubles sexuels dépendent autant des modalités par lesquelles la sexualité s'est construit, dans l'enfance, que de la culture dans laquelle on est né. La construction sexuelle n'est donc pas plus sociale qu'individuelle. Elle est les deux. Je l'ai montré dans *Et l'enfant créa le père* : elle est, à sa base, de la naissance jusqu'à la fin de l'œdipe, transgénérationnelle. Elle implique non seulement les parents, leurs traditions, leurs mœurs et leur culture, mais également leur héritage ancestral et leur part de traumatismes. Les thérapeutes qui ont mis en place une clinique transgénérationnelle le constatent quotidiennement : le poids que représente dans notre vie sexuelle celle de nos parents et grands-parents est incontournable. Ce qui fait que les inhibitions et autres troubles affectifs et sexuels provenant des fantômes familiaux sont, aujourd'hui encore, profondément marqués par la barbarie avec laquelle le puritanisme bourgeois a sauvagement persécuté la sexualité infantile. Depuis un peu plus de trois décennies, nous traversons une évolution des mœurs sans aucun précédent dans notre culture. L'explosion des techniques de l'image a fait de notre monde un univers où la sexualité s'exhibe de toute part, mais où nul ne perçoit en quoi cette prolifération d'images est leurrante. Cette nudité sexuelle qui s'étale un peu partout, à la télévision ou sur les panneaux publicitaires, donne en effet l'impression de vivre dans une société sexuellement libérée, alors que cela crée, en fait, une sorte de leurre hypnotique dans lequel plus personne ne se rend compte que les individus qui la constituent restent profondément incapables de savoir en parler. Pour vivre librement sa sexualité, il est tout d'abord indispensable de pouvoir la penser. Or pour qu'une chose soit vraiment pensable, il faut qu'elle soit parlable. Les images peuvent séduire, fasciner, terroriser ou faire jouir, mais à elles seules, elles ne permettent pas de penser. S'il est impossible d'en parler, le jardin secret de ses désirs ne sort jamais de sa tête et la sexualité reste alors plus ou moins dramatiquement prisonnière

de ses propres images mentales. Ce qui fait que, dans un monde où le sexe s'exhibe sous toutes ses coutures mais où rien ne s'en dit, la sexualité demeure, pour l'essentiel, impensable.

Comme bon nombre de thérapeutes de ma génération, j'ai longtemps cru que la psychanalyse était le seul outil valable dans la compréhension et la prise en charge de la sexualité. Cette certitude a commencé à s'ébranler lors de la rédaction de *La sexualité masculine*. Je ne parvenais pas à y rendre compte des mécanismes de la jouissance érotique d'une façon qui me satisfasse et il m'a fallu admettre que la théorie freudienne ne le permettait pas. N'ayant considéré que la dimension la plus tardive de la construction sexuelle, la théorie de l'œdipe n'est, en effet, pas une théorie de la communication érotique. Et, comme je l'ai expliqué depuis, elle ne permet donc pas de rendre compte des mécanismes de l'amour charnel. À l'École Freudienne de Paris (fondée par Jacques Lacan), j'avais noué des rapports d'amitié avec Françoise Dolto. Ayant, par ailleurs, suivi une école d'acupuncture dans le dessein de comprendre comment y était conceptualisé l'esprit, je m'aperçus avec surprise que Françoise Dolto parlait du corps d'une façon qui était, en fait, beaucoup plus « taoïste » que « lacanienne ». Contrairement à elle, Freud et Lacan ont eu tendance, comme tous les hommes de leur époque, à ne considérer l'enfant qu'au moment où il parle. Alors qu'en montrant et en expliquant que l'enfant s'exprime avec son corps tant qu'il ne dispose pas des mots permettant de le faire autrement, Françoise Dolto est la première psychanalyste à avoir proposé un modèle cohérent de la psyché du nourrisson. Lacan n'est d'ailleurs jamais arrivé à comprendre que son concept d'image inconsciente du corps avait justement pour fonction de combler ce vide théorique. J'ai alors essayé de concevoir la jouissance sexuelle comme une communication d'image du corps à image du corps. À cette fin, j'ai comparé la conception taoïste de l'esprit et de sa place dans le corps à celle de Françoise Dolto. Ce qui est relativement simple, puisque, tel que le voient les acupuncteurs, le corps se structure et s'exprime à travers nos orifices (les yeux, les oreilles, les narines, la bouche, les seins, l'anus, l'orifice sexuel et l'ombilic), alors que l'image inconsciente du corps de Françoise Dolto est constituée d'un ensemble d'images de communication archaïque qui constituent, elles aussi, à partir de ces orifices. Ces « images archaïques » sont les mémoires de la communication affective et corporelle, telle qu'elle s'est mémorisée dans la petite enfance. Elles se constituent dès le stade fœtal. Jusque vers trois ans, elles forment la principale structure de la psyché de l'enfant. Gérant alors les échanges relationnels entre l'enfant et ses parents, elles mémorisent l'activité affective des orifices. Et, comme je l'ai expliqué dans *Françoise Dolto*, c'est la parole qui fait vivre, ce sont ces images de communication archaïque qui, à l'âge adulte, devenues inconscientes, règlent et déterminent le plaisir érotique. La seule tentative de théorisation freudienne de la jouissance orgasmique, celle de Wilhelm Reich, étant à mon sens un peu mécanique et en cela trop matérialiste, j'ai eu envie d'approfondir cette question. J'ai donc proposé à un ami acupuncteur, Benny Cassuto, d'organiser des journées d'étude et de recherche sur ce thème. Celles-ci se sont déroulées durant deux ans au château de Charbonnières et ont été passionnantes. Deux sinologues, Alice Fano et Cyrille Javary, traduisaient et commentaient le *Su Nü King* : le livre d'hygiène érotique de la bibliothèque taoïste. Une hygiène qui est plus de l'ordre du yoga que de la prévention microbienne. Prenant en considération les souffles (l'énergie), elle est basée sur la maîtrise et la rétention de l'éjaculation. Ce qui fait du *Su Nü King* un texte complémentaire du *So Wen* et du *Lin Shu*, les deux livres de médecine de la bibliothèque taoïste. Benny Cassuto, accompagné d'autres acupuncteurs et sinologues, présentait l'image du corps aux différents niveaux de la bibliothèque taoïste, en médecine, dans l'alchimie sexuelle et la philosophie. Quant à moi, je m'appliquais à faire muter le concept de Françoise Dolto du lieu où elle l'a créé, (l'anatomie affective et libidinale de l'enfant) à ce dont traite le *Su Nü King*, (la mobilité du souffle dans la sexualité de l'homme adulte).

Au cours de ces journées, la première chose qui nous est apparue est que, si nous voulions parler de sexualité, il fallait tout d'abord se créer un vocabulaire. Nous n'arrivions pas à le faire par manque de représentations adéquates. Ce qui était d'autant plus encombrant que nous nous sommes aussi très vite rendu compte qu'il existe autant de sexualités que d'individus. Nous l'avons compris, non sans difficulté. Nous étions nombreux à avoir fait une psychanalyse. Or celle-ci, en tenant un discours savant sur la libido, sans pour autant parler du corps ni expliquer les mécanismes de l'orgasme, nous avait tous plus ou moins conduits à y chercher une normalité mythique. Et, bien que ne saisissant pas pourquoi nous ne l'avions pas trouvée, il nous était difficile de penser qu'il n'en existe aucune. À la suite de ces journées, quelques-uns des hommes qui y avaient participé ont eu envie de poursuivre le travail, en constituant un groupe pour y parler régulièrement de notre sexualité et du statut social de la virilité. Ce groupe qui a poursuivi son travail plusieurs années est assez vite devenu l'un des plus passionnants de tous ceux auxquels je participais à l'époque. Après la publication de *La sexualité masculine*, j'avais repris rendez-vous chez mon dernier psychanalyste afin d'élucider pourquoi, ayant déjà fait plusieurs dizaines d'années d'analyse et écrit un livre présentant la construction sexuelle d'hommes très différents les uns des autres, je n'avais qu'une idée on ne peut plus floue de la mienne. Cette ultime tranche d'analyse n'ayant rien produit de très neuf, il a été pour moi d'autant plus étonnant d'arriver à comprendre les particularités de ma construction sexuelle, en ne faisant rien d'autre que d'en bavarder régulièrement avec des amis, mais en le faisant bien sûr très sérieusement. Depuis, plusieurs autres groupes se sont créés sous l'impulsion de ceux qui ont participé aux recherches sur la sexualité chinoise et l'image doltoïenne du corps. Ces groupes ont pour objectif

Le Jardin d'idées

7 rue Dedouvre 94250 Gentilly - Site : <http://www.jardindidees.org>

E-Mail : secretaire@jardindidees.org

de redonner à la sexualité une place normale dans la parole, ce dont notre culture l'a trop longuement privée. J'appelle cela « sexualiser » la parole. D'autres se sont constitué après la parution du livre de Willy Barral, *Françoise Dolto, c'est la parole qui fait vivre*, dans lequel je rends brièvement compte de ces recherches. Comme quelques-uns de mes clients en ont créé, j'ai pu constater que le travail qui s'y effectue ne remplace en rien une psychanalyse, mais a néanmoins sur elle un gros avantage. Son action est plus horizontale que verticale. Elle touche bien sûr à l'héritage sexuel de ses parents et ancêtres, mais comme elle le fait dans le rapport à sa propre génération, elle est plus sociale, plus collective, et en cela plus politique. Ces groupes permettent en effet de redonner une certaine fluidité au vocabulaire sexuel, sans laquelle la sexualité est aussi difficilement parlable que pensable. Ceci ne se limite toutefois pas à redonner une place normale dans la pensée à des mots comme gland, clitoris, grandes lèvres, tétons ou couilles. Elle restitue et légitime surtout la part incontournable de créativité personnelle à l'œuvre dans la sexualité, et ceci, d'autant plus sûrement qu'il suffit d'un seul tour de parole pour prendre conscience que la sexualité humaine est aussi différente d'une personne à l'autre que le sont les visages.